

22
—
23

FAITES COURT !

Concours d'écriture · 24^e édition

« L'errance »

FAITES COURT !

Concours d'écriture
de formes courtes
24^e édition

« L'errance »

Saison culturelle 2022-2023

Université Rennes 2

Avant-propos	6
Les lauréat-es	7
<i>L'oiseau errant</i> , d'Adèle Tremblay	8
<i>Homunculus</i> , d'Alys Malville	12
<i>Lettre pour l'amie l'errance</i> , d'Anouk Auffret	17
<i>Lettre à mon Amour perdu</i> , de Camille Laignel	24
<i>Vagatio</i> , de Claire Czimmerman	29
<i>Chemins de travers</i> , de Claire Girard	32
<i>Plancton, serpentine</i> , d'Elodie Le Bars	37
<i>Un pantoun pour Oksana</i> , d'Ewen Arzel-Guiziou	42
<i>Désespérance</i> , de Gwendal Martel	47
<i>Battre en retraite</i> , d'Haëla Reguibi	51
<i>Ôde aux cieux</i> , Jordy Harinaivalona	56
<i>Une âme errante</i> , Jordy Harinaivalona	60
<i>Centre à errer</i> , Joséphine Eggert	63
<i>À travers le multivers</i> , de Julie Marcet	68
<i>Dans ce bus qui trouve la nuit vers nulle part</i> , de Juliette HUERRE-LUTON	72
<i>T1,T2,T3...</i> , de Juliette Le Moal	60

<i>Chez moi</i> , de Kayla Burrell	76
<i>Berceau</i> , de Leanne Mabire	82
<i>Nous étions des enfants</i> , de Lilou Richard	85
<i>Les lents demain</i> , de Lucie Dubois	89
<i>Chat errant</i> , de Marie Marin	94
<i>Seule sous le ciel</i> , de Malvina Gadby	100
<i>L'errance de nécessité</i> , de Nina Richard	105
<i>Utérus mon Amour.e, ou l'errance métaphysique d'un récipient hors norme: l'utérus à travers les âges et le mien, d'Odile De Cayeux</i>	113
<i>Texte n° 25, Fragments d'itinérance, de Pauline Bilisari</i>	117
<i>Évanescence Errance, de Raphaël Daudin-Clavaud</i>	122
<i>Présences absentes</i> , de Riwan Lecardonnel	125
<i>L'errance dans le brouillard et un autre moi, de Ryuto Habe</i>	131
<i>Un petit tour, et puis s'en va, de Virginie Demanneville</i>	136
Les membres du jurys	140
Remerciements	141

Les lauréat-es du concours

Avant-propos

Pour cette 24^e édition le service culturel a invité les participant-es à écrire sur le thème de l'errance en partenariat avec le festival Transversales, organisé par le département de Lettres.

« Errer, du latin *errare*, ne renvoie-t-il pas au fait d'aller d'un côté et de l'autre, au hasard, à l'aventure, sans direction précise, sans chemin fixé, de s'écarter ou de s'éloigner de la vérité ? Il y a, en effet, mille et une manières de vivre et de conjuguer l'errance. De la joyeuse errance à la souffrance de l'errance, de l'errance de fuite à l'errance de quête, de l'errance mobile à l'errance immobile, de l'errance occasionnelle à l'errance permanente, du choix de l'errance à celle qui s'impose aux personnes. »

Ahmed Nordine Touil et Nadia Veyrié,
Le travail de l'errance, *revue Le Sociographe*, 2016, N°53.

Homunculus

Micro-nouvelle d'Alys Malville,
Préparation à l'agrégation de lettres modernes.

Plancton, Serpentine

Micro-nouvelle d'Élodie Le Bars,
Master 1 EUR CAPS.

Dans ce bus qui troue la nuit vers nulle part

Micro-nouvelle de Juliette Huere-Luton,
Licence 3 Arts du Spectacle opt. cinéma.

Mention spéciale à

L'errance dans le brouillard et un autre moi

Micro-nouvelle de Ryuto Habe,
CIREFE, DU français pour étranger.

L'oiseau errant

Adèle Tremblay

Un oiseau migrateur apprend à s'envoler,
De peur de sauter en parachute doré.
J'étais, ce matin-là, dans un train pour Busan,
Ou bien dans un avion; vagabond monomane,
Cadre à trente-et-un an pour une succursale,
Employé qualifié pour le Grand Capital.
J'étais fier, malgré moi, de mon business
affair,
De pouvoir tutoyer l'élite monétaire,
Mais je suis fatigué d'être un caisson d'acier,

Qu'on envoie à Paris, à New York, à Alger.
Empire State Building, j'aimerais bien planer,
Les bonbons voyageurs m'y ont pas mal aidé.
Je ne sais plus comment je suis arrivé là,
Mais je suis sur le toit, je me repose enfin.
Le parfum de la nuit me rappelle Ilona,
Qui posait ma valise à l'entrée, ce matin.
Ilona, mon patron m'a sonné tout à l'heure,
Mais je n'ai pas voulu décrocher mon portable.
Lassé de voyager dans un monde intérieur,
J'aimerais t'appeler, mais j'en suis incapable.
Les immeubles d'en bas sont un ciel étoilé,
Je veux m'y envoler, attends-moi, je reviens.
Le robot que je suis a fini sa journée,
Mes larmes ont un goût de rêve américain.

Homunculus

Alys Malville

(Lauréate)

Bienvenue sur Homunculus, la plateforme où vous pouvez évoluer dans plus d'une centaine d'univers afin de vous évader de votre quotidien. Gratuit [souscrivez à la formule premium pour supprimer les publicités], sécurisé et immersif, Homunculus n'attend que vous.

- Continuer ?

...

Merci d'avoir choisi Homunculus, nous vous remercions pour votre confiance. Veuillez sélectionner l'univers où vous souhaitez vous rendre.

...

Votre choix a été enregistré. Souhaitez-vous entrer en mode « errance » ?

- Aide

AIDE : Le mode « errance » vous permet de naviguer dans l'univers sans objectif précis. Vous n'aurez ni quête, ni obligation, ni statistiques à remplir. Le monde évolue en temps réel et vous pouvez interagir avec l'environnement. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez, sans conséquences, ni restrictions. Avec le mode « errance », l'option « jauge morale » est désactivée.

...

Mode « errance » validé.

ATTENTION : Nous déclinons toute responsabilité en cas de blessure, d'incendie ou de dégâts. N'oubliez pas que la nourriture ingérée dans Homunculus ne constitue pas une réelle forme de nutrition, pensez à vous nourrir et à vous hydrater. Suite à l'incident

Cronos, nous ne sommes pas responsables en cas de suicide provoqué par une négligence personnelle de vos besoins physiques.

Votre univers est en cours de création.

...

PUBLICITÉ : Découvrez notre tout nouveau siège White Paradise, avec un mécanisme d'élimination automatique des déchets. Vous en avez assez de devoir vous lever pour aller aux toilettes en plein milieu d'une aventure ? Ce désagrément est terminé avec White Paradise, qui vous permet...

- Passer

...

Joyeuse errance ! Et n'oubliez pas : dans Homunculus, rien ne peut vous arriver, alors pourquoi s'arrêter ?

*Lettre pour l'amie
l'errance*

Anouk Auffret

Les phrases en italique sont extraites de la musique Hardcore, du groupe de musiciens Odezenne. Cette musique peut d'ailleurs être écoutée durant la lecture de la lettre.

Errance, qui es-tu

Errance : nom féminin de sept caractères (trois voyelles et quatre consonnes). Tu es l'action 'd'aller ça et là, à l'aventure, sans but', selon le dictionnaire Le Petit Larousse de 2001. Tes synonymes sont flânerie, déambulation et vadrouille.

Tu es un mot qui signifie beaucoup. Bien plus qu'une simple définition du dictionnaire Le Petit Larousse de 2001. Errer, verbe issu du nom féminin errance, est composé de

deux voyelles et de trois consonnes. Il est aussi composé de voyages, de périple et de pensées propres à chacun.

La plupart du temps, le nom 'errance' est vu comme une action et un sentiment négatifs, tels un fantôme, le boulet de sa vie passée attaché à ses pieds, ayant l'habitude de déambuler dans les couloirs en quête de repos.

Pourtant, l'Errance avec un grand E possède une myriade de visages : doux, calmes, bienveillants... Une balade d'été dans les champs de bleuets. Pensées et souvenirs bon enfant, ils font vivre notre âme et nous font sourire. Cette partie de toi, est pour certains, une douce torture nous rappelant que ce passé enfoui ne peut être vécu une seconde fois. Le temps passe comme une barque sur un fleuve, mais le souvenir est une empreinte permanente dans nos esprits. C'est probablement ce qui te rend ravissante: l'authenticité.

Bon dieu ça fait du bruit l'silence
Mon dieu ça prend d'la place l'absence

Ta seconde partie, Errance, est bien plus complexe, mais pourtant beaucoup plus connue du monde. Tes visages ont l'art d'être débridés, fougueux, ardents, blessants... Un champ d'ancolies d'un beau violet. Ils ravivent de douloureux souvenirs sortis de nulle part, normalement perdus dans les méandres de l'esprit.

Ce voyage est plutôt un début d'hiver, lorsque le gel se débrouille pour que la barque s'arrête sur le fleuve. Un arrêt dans le temps, un arrêt dans l'esprit, un arrêt dans les mauvais souvenirs. Victime de notre inconscient, cette flânerie ne nous fait que trop subir ces souvenirs que nous voulons oublier.

Qui portera de la lumière
Pour rendre les grands enfants heureux ?
Personne n'a trouvé la manière
Pour se noyer dans le ciel bleu

Mais n'est-ce pas là ton véritable rôle,
Errance ? Serais-tu un moyen de nous
rappeler l'entièreté de nos actions ? D'un
passé douloureux aux souvenirs joyeux ?

Au final, Errance, tu es un mot qui signifie beaucoup, trop. Bien plus qu'une simple définition du dictionnaire Le Petit Larousse de 2001. Tu es un nom féminin de sept caractères. Un nom féminin impossible à définir tant de multitudes tu contiens. Tu es un bouquet de bleuets, d'ancolies... Mais aussi de belles de nuit, de coquelicots, de cosmos, de pervenches...

On s'accroche autant que nous voulons nous débarrasser de toi. Tu nous rassures autant que tu nous menaces. Car tu nous fais rappeler, tu nous fais souvenir, tu nous fais oublier.

Face à nous même, Errance, tu n'es peut-être pas si mauvaise. Peut-être que tu nous permets de nous recentrer, ou de nous découvrir une seconde fois. Tu nous plonges dans notre cinéma comme nous plongeons notre nez dans un bouquet. Pleins d'odeurs, pleins de ressentis, pleins de sentiments.

J'ai des bouquets de sentiments
Mais le fleuriste m'a dit « va-t'en »

Errance, tu es encore floue et incomprise aujourd'hui. Peut-être que les fantômes sont

les seuls à t'avoir réellement déchiffrée.

Mes sincères salutations, à bientôt lors de
mes nuits sans sommeil.

*Lettre à mon Amour
perdu*

Camille Laignel

Cher Arthur,

Depuis que tu as décidé de me quitter pour te jeter dans les bras d'une autre je me sens désemparée. J'ai l'impression d'être privée de tout, d'avoir été mise à la porte de mon propre coeur. Je suis maintenant à la rue, submergée par mes émotions. J'essaye de me reconstruire en passant outre tout ce que tu m'as fait ressentir, mais l'univers des choses que nous avons vécues ensemble est bien trop grand. Par où dois-tu commencer à faire le ménage quand tu n'as pas envie de nettoyer ta chambre mais que ta conscience te crie de le faire ? Je n'arrive pas à désapprendre à t'aimer car je n'en ai pas encore la force. Je sais pertinemment

qu'un jour où l'autre je finirai par oublier que je t'ai perdu mais cela pourrait prendre des mois, voire des années. Peut-être même viendras-tu hanter mon esprit après ma mort.

Pour l'instant, chaque matin je me lève, je n'ouvre même plus mes volets et je déambule dans mon appartement en traînant des pieds. Je me replonge souvent dans les rêves que je fais où tu es encore là et où nous nous promenons sans destination précise mais avec la ferme intention de profiter de notre amour. C'est ce que nous aimions faire, tu t'en souviens ? Je reste longtemps dans mes pensées. Je ne réponds plus à mes messages, j'ai même fini par débrancher le téléphone fixe qui n'arrêtait pas de sonner. J'aimerais simplement être seule. Je ne suis pas égoïste, au contraire, j'évite les gens pour qu'eux-mêmes n'en viennent pas à s'égarer à force de me côtoyer. Je ne leur serai d'aucune aide pour retrouver le bon chemin, alors pourquoi parviendraient-ils à me sortir de là ?

Tous les jours je sors prendre l'air. Je marche jusqu'à ce sinistre jardin de

pierres sur la pelouse duquel je m'assoie. Je m'accroche à ce rituel et je m'estime chanceuse de l'avoir. Je me dis qu'il y a toujours pire. Il y en a qui errent sans aucun but alors que j'ai cette petite lumière qui me donne encore l'envie de vivre. Pourtant je me sens totalement perdue. Je n'ai plus aucun sens de l'orientation sauf quand il s'agit de se rendre ici. Rend toi compte que je n'arrive plus à aligner deux mots sauf quand il s'agit de t'écrire. Tu m'as ôté les mots de la bouche, je suis restée bouche bée depuis le jour où je t'ai vu rejoindre les bras de cette autre femme. Elle avait la mine sombre, le teint pâle. Ses habits noirs et sa faux ne me disaient rien de bon mais j'espère que là où elle t'a emmenée elle prendra soin de toi.

Je t'aime et j'aimerais à jamais les souvenirs qui me restent de nous. Je reviendrai te voir demain, je te le promets.

Ta bien-aimée, Émilie.

Vagatio

Claire Czimmerman

Dans les dédales de ma vie
silence, rien
un bruit
vide, immense
Seul au milieu des ombres
un cri
angoisse, frisson
un pied dans la tombe
non ! Courir
échapper à l'inéluctable
sans respiration
plus vite !
plus fort !
ATTENTION !
Seul, pas une ombre à l'horizon
le vide, silence
rien
immense

Chemins de travers

Claire Girard

— Où vas-tu ? — Qu'en sais-je ? — D'où viens-tu ? — Du ventre de ma mère.

Mon corps est immobile ; je ne suis jamais assis. Je déambule seul dans les voies de mon esprit. Je n'accepte pour compagnons que ma rêverie et mes obsessions. D'autres tenteraient de m'assiéger, de cerner mes pas ; m'imposer la rue pavée et les routes de campagne. Un chemin, une destination, un point de départ. Que ne puis-je embrasser tous les sentiers, aller là où bon me semble ? Ils me pousseraient à prendre un chemin de traverse, pour arriver plus vite. Moi, j'aime les détours et les bifurcations, les prolongements imprévus et les carrefours. Mon esprit ne connaît ni impasses, ni raccourcis. Il est un

arbre auquel se suspend ma pensée. Elle n'en voit jamais le sommet : ses branches sont innombrables et s'élèvent trop haut. Les plus basses offrent des appuis faciles ; mais plus je vais et plus la montée est vertigineuse. Ce n'est pas tant que les prises se font rares. Une branche en amène dix autres, et il me tente, de chacune d'elles, d'effleurer les bourgeons. Elles sont fragiles, cependant, et je ne peux y demeurer longtemps. Il me faut monter, monter sans attendre, monter sans jamais regarder l'horizon que je surplombe. Parfois, je rebrousse chemin vers des branches plus basses. Sur ce mur d'escalade, seul importe le mouvement. Je m'é gare ; je suis partout où je dois être.

Il arrive que ma bouche tente d'illustrer ce cheminement de l'errance avec des mots ; mais toutes les lettres de l'alphabet ne suffisent pas à clarifier ces spirales serpentine. Je m'échine vainement à en dérouler les boucles, à esquisser le plan de ces labyrinthes abyssaux : je n'ai ni la patience, ni la précision méticuleuse d'un Dédale. Ce sont des débuts sans fin, des soubresauts de voix, des approximations. Ils voudraient que tout soit linéaire et facile : des résumés,

des raccourcis encore. Ils voudraient sauter obstacles et digressions. C'est ce que je ne puis faire. Mon esprit est un port où les voiliers ne restent jamais longtemps. Dès l'aube, ils retirent leur ancre pour glisser sur les eaux, et tandis qu'ils s'éloignent, le bruit des bateaux à moteur m'empêche d'en graver une dernière fois les contours. Alors j'oublie, et la phrase demeure interrompue. Je continue d'aller ça et là, de regarder les navires aller et venir. Je n'en conçois ni joie, ni peine. Parfois simplement, je me plais à m'imaginer partir, moi aussi, sur l'un de ces voiliers. Fendre des océans de phrases et d'images, ne jamais toucher terre ; qu'on me laisse glisser sans cause et sans requête, suivre la route plane des horizons sans fin.

— D'où viens-tu ? — De nulle part. — Où vas-tu ? — Partout.

Plancton, Serpentine

Élodie Le Bars

(Lauréate)

Je me suis faite Serpentine

Etre en errance, comme un galet roulé cabossé poli. Poli.e, si c'est ce que l'on attend de moi, poli.e, c'est ce que je ne serai plus. Un fait peur et Un fait mal. Un dolore. Un colore.

Je me suis faite Serpentine

J'ai cherché confuse et désorientée le loci parfait pour jeter libérer le cri – il faut l'entendre ce cri, il y a dedans contenu celui de toutes les femmes violentées. A l'unisson. Des milliers de voix, un seul son. Des milliers de corps, une même dissociation. Il fallait réintégrer [le mien]. Récupérer les morceaux épars, rassembler les fragments, lécher ses plaies et son palpitant. Therapeia, reconstruire la ruine. Restaurer. Il n'y a pas, même sur l'île la plus éloignée, d'endroit suffisamment isolé pour hurler à l'infini.

Je me suis faite Serpentine

J'ai cherché confuse et désorientée un refuge pour abriter mes menues idées encore intactes et mes quelques émotions non identifiées. Reprendre ses esprits, reprendre

[plancton] du grec *planktos*, qui signifie errant. Ensemble des organismes transparents qui se laissent aller au gré des courants (...) flottant plus ou moins passivement.

Nous l'appellerons Un. Il est n'importe qui. A son tour, d'errer sans être nommé.

Errance, celle des chambres vides de l'esprit, démenagées par la force de Un. Errance, dans les couloirs mur(mur)és de la justice. Glisser du bruit furieux au silence entendu. Ici, tous les Hommes* ferment les oreilles et regardent ailleurs.

*avec un.e grand.e hache. Parfois des hommes se dissimulent dans des femmes, nous vivons dans une société patriarcale, ne l'oubliez pas.

sa vie, reprendre son souffle. Hors de l'eau, nécessité de l'air. J'ai fermé doucement précipitamment la porte, l'errance touchait à sa fin. Ce ne sera pas la mienne. J'appartiens encore au monde des vivants. Plancton n'est plus. Plancton n'erre plus, à la dérive.

Et ici,

Je me suis faite Serpentine, une pierre qui répare le cœur.

Un pantoun pour Oksana

Ewen Arzel-Guiziou

Ils sont huit millions d'esperrants
Dispersés dans toute l'Europe
Quittant leur foyer, leurs parents
Vers des provinces philanthropes

Dispersés dans toute l'Europe
Ils vont de frontière en refuge
Vers des provinces philanthropes
Qui les accueillent en déluge

Ils vont de frontière en refuge
De Medyka à Varsovie
Qui les accueillent en déluge
Sous un toit ou sur un parvis

De Medyka à Varsovie
Dans une école ou un gymnase
Sous un toit ou sur un parvis
Leur manquent le courant, le gaz

Dans une école ou un gymnase
Oksana songe à ceux restés
Leur manquent le courant, le gaz
La ville entière est dévastée

Oksana songe à ceux restés
Elle fuit mais culpabilise
La ville entière est dévastée
Ses amis se volatilisent

Elle fuit mais culpabilise
De Berlin descend à Paris
Ses amis se volatilisent
À Kharkiv : une autre tuerie

De Berlin descend à Paris
Son papa l'appelle le soir
À Kharkiv : une autre tuerie
Il ne sait s'ils vont se revoir

Son papa l'appelle le soir
Il vit au rythme des sirènes
Il ne sait s'ils vont se revoir
Hors ou sous des gravats d'Ukraine

Il vit au rythme des sirènes
S'acclimatant, faute de mieux
Hors ou sous des gravats d'Ukraine
En pleurs, en rage, inquiet, furieux

S'acclimatant, faute de mieux
Comme Osana la bouillonnante
En pleurs, en rage, inquiets, furieux
Indéfiniment ils patientent

Comme Oksana la bouillonnante
Quittant leur foyer, leurs parents
Indéfiniment ils patientent
Ils sont huit millions d'esperrants.

Désespérance

Gwendal Martel

Je suis parti en quête de réponses
Dans l'espoir de ne plus être désespéré
En vain
Mais où se trouve ma vie ?
L'angoisse a maculé ma carte

L'herbe fredonnait jadis sous mes petits
pieds qui gambadaient
Maintenant, le sable crisse
Mes larmes amollissent le sol
Qui s'enfonce et se transforme en une fosse
sans fond

Que les réponses se répandent dans le ciel !
Qu'elles jaillissent et tapissent mon malheur !
Qu'on me guide ! Qu'on me dicte ma conduite !
Qu'on me fasse rentrer dans les rangs
Pourvu que l'on m'extirpe de ces plaines si
froides !

Comme j'envie le train dont le trajet est tout
tracé

Comme j'envie l'homme perdu, ou bien les
autres

Leurs panneaux grincent de rire à ma vue
Leurs chemins esquissent un sourire
moqueur

Mon cœur se fait transpercer par des points
d'interrogation

Dès que j'ose creuser un sillon

Aucune goutte de plaisir face au paysage

Tant que j'ignore s'il fait partie de mon voyage

Ce monde, je ne le saisis pas, il glisse,

Rien ne s'accroche, aucun ancrage, pitié,

Mettez-moi en cage

Battre en retraite

Haëla Reguibi

— Veuillez m’excuser Mademoiselle, auriez vous l’amabilité de m’indiquer la sortie?

La jeune femme immaculée passe son chemin. Par la fenêtre, se lève le soleil.

Il est rouge comme le sang, rouge comme la braise qui cuit les châtaignes de l’automne.

— Veuillez m’excuser Mademoiselle, auriez vous l’amabilité de m’indiquer la sortie?

La jeune femme immaculée repasse son chemin. Par la fenêtre, pénètre l’air du mois de novembre.

— Veuillez m’excuser Mademoiselle,

auriez vous l’amabilité de m’indiquer la sortie?

La jeune femme en blanc passe son chemin. Par la fenêtre, sonne le chant des goélands.

— On n’a pas idée d’être si impolie !

— Elle a sûrement mieux à faire, mon vieux.

— Veuillez m’excuser Mademoiselle, auriez vous l’amabilité de m’indiquer la sortie?

La jeune femme en blanc repasse son chemin. Par la fenêtre, chante le bruit du port.

Deux jambes tremblent sous mon corps maigre ; un pied, l’autre, la cane. Un pied l’autre la cane un pied l’autre la cane.

— Veuillez m’excuser Mademoiselle, auriez vous l’amabilité de m’indiquer la sortie?

La jeune femme en blouse passe son chemin. Par la fenêtre, approche Noël.

— Tout se ressemble ici, vous ne trouvez pas ? Les murs, les gens, les blouses.

— Veuillez m’excuser Mademoiselle,

auriez vous l'amabilité de m'indiquer la sortie?

La jeune femme en blouse repasse son chemin. Par la fenêtre, retentit la nuit.

— C'est important ! J'ai rendez-vous avec ma femme à 17h, nous allons nous marier.

— Vous comptez vous y pointer en pyjama à votre mariage?!

— Veuillez m'excuser Mademoiselle, auriez vous l'amabilité de m'indiquer la sortie?

La jeune femme en blouse passe son chemin. Par la fenêtre, se lève la lune.

Elle est aussi gourmande qu'une énorme tarte à la crème.

— Veuillez m'excuser Mademoiselle, auriez vous l'amabilité de m'indiquer la sortie?

La jeune femme en blues repasse. Le rythme de son pas se cantonne à la clé de sol.

Ôde aux cieux
Jordy Harinavalona

Mon coeur est à la dérive...

Je t'ai tout donné, un sourire, des mots, des gestes, de l'amour

Tu m'as quitté en me prenant, mon sourire, mon coeur, je suis mort

Après 656 jours, tu as amorcé mon compte à rebours

Sans toi près de moi, je ne suis qu'un homme plein de remords

Je me noie dans mes larmes...

J'erre à présent dans cette vie, et sans réelle attraction

Comment en sommes-nous arrivés là? Je ne
sais pas, je ne sais pas

Ma seule raison de vivre est maintenant celle
de mon autodestruction

Je ne sais pas quoi faire dans ce monde sans
celle qui guide mes pas

Demain sans nous...

Et puis demain je me perdrai, car trop bercé
d'illusions

Les monts et merveilles qu'on s'est promis
ont disparu désormais

Au bord du gouffre, déboussolé, je suis au
bord de l'explosion

Mon âme en souffre, mon amour, je te dis, à
plus jamais

Une âme errante

Jordy Harinavalona

Mon corps est habité par une âme trop peu solide

Je ne ressens plus rien, que fais-je dans ce monde ?

Des yeux qui, dans cette vie, ne regardent que le vide

Un esprit qui erre, rejoint ces étoiles vagabondes

Douces nuits m'accompagnent, je vais là où va le vent

Au sommet de ma montagne, je suis attiré par le précipice

Aveuglé par ma tristesse, et perdu dans le regard des gens

Je plonge dans le noir, et je me noie dans les abysses

Va t'en, va t'en, âme en péril. Cette voix m'interpelle

Elle me guide là où j'ai toujours dû me retrouver

Dans mon lieu d'exil, là où l'univers m'appelle

Une douce mort, un corps perdu, une âme qui fini par errer

Centre à errer

Anonyme

Toutes les villes ont dans leurs rues des rats d'égouts, indésirables et indésirés. Futés, ils ont l'intelligence des pavés bien plus que n'importe qui. Il y a les bestioles, et il y a ces moments de vie. Cet équilibre étroit, entre l'avant et l'après. Noué dans le temps.

Quand je suis arrivée à Caen, j'ai aimé. J'avais ma place de rat d'égout, entre galeries et grand air. J'ai un talent pour les visages. Alors, dans le centre, j'ai tout de suite pris mes marques.

Qui était où, à partir de quelle heure, et qui connaît qui. Les gens qui marchent je m'en fous, ceux que je vous raconte ici sont ceux qui font vivre les rues du centre au quotidien.

Julien rue Saint-Pierre. Il est toujours à la sortie de la librairie, même si parfois sa tête n'y est pas. Il écrit des poèmes quand il est «ailleurs». Son vocabulaire est imprégné de notions mathématiques. Je me persuade d'y comprendre quelque chose, et ça me fascine. La veille il avait écrit « bon anniversaire Carole » à la craie sur le sol. Assez explicite.

Caen ville folle. Il paraît que Norah a 26 ans. Elle passe ses journées dehors mais elle a un studio derrière les remparts. Elle chante Come Prima à pleins poumons les yeux dans le vide. On a l'impression qu'elle flotte, on ne distingue par ses jambes sous sa longue robe. Elle raconte qu'elle est princesse d'Ethiopie, que l'argent ce n'est que du papier. Elle veut faire de ce monde un paradis, et pas un paradis fiscal. Ça la fait rire. Ça donne envie de l'aimer, mais parfois elle craque. Elle fait peur à tout le monde. Certain m'ont déjà raconté. Elle se met à hurler au milieu de la nuit parce que son mec n'est pas là, elle part le chercher partout où il ne peut pas être et va taper aux volets de ses voisins en criant. Bien sûr que je les crois, on ne peut pas inventer un truc pareil. Je suis comme tout le monde au début, charmée par

son indifférence et sa force, qui l'entourent de magie.

Il y a aussi les punks. Je n'ai pas gardé leurs prénoms, je vous l'ai dit, moi, c'est plutôt les visages. Le plus jeune se met au coin de la boulangerie et parfois quand j'ai fini ma journée, on se tient compagnie. Son chien ne m'aimait pas au début, ça n'a duré que 10 secondes. Il squat un fonds de commerce rue Vauquelin. Ses potes viennent d'emménager juste à côté. Ils bloquaient la route avec leur camion et ça n'a pas plus à un conducteur de Range Rover et doudoune sans manche qui ne voulait ni attendre 5 minutes, ni faire un détour de 20 mètres. Il a appelé la police. Quand j'ai vu ça de loin j'ai débarqué pleine d'assurance. Il pensait que j'allais compatir mais il n'a même pas eu le temps d'ouvrir la bouche que j'avais déjà des cartons de jouets dans les mains. C'est comme ça que j'ai su qu'ils avaient un enfant. J'ai dû partir assez vite, non sans avoir le coeur serré. Je ne suis jamais retournée à Caen, mais ces deux semaines d'errance, hors du temps, m'ont procuré plus de joies que n'importe quel voyage ordinaire.

À travers le multiverse

Julie Marcet

Mes pensées fusent, je m'enfoncé.
Que mon crâne se vortexise –
Qu'il absorbe tout ce qui n'a plus lieu d'être –
Qu'il prenne le temps, l'espace, et les autres.

Je dévie mon attention là où je le peux,
Voulant m'éloigner d'une pensée qui me
meurtrit.

Ne pouvant réfléchir convenablement,
Dans la nuit, j'erre tel un déviant.

Transportée dans d'autres mondes,
Mon âme en a après l'inconnu.
Je perds mes pas ;
Mes pas me cherchent.

Je ne veux pas fuir, mais existe-t-il un lieu où
je puisse rester ?

Pensées illimitées...

Silence ! Les réponses sont cachées dans
l'embrasure de la porte.

Pour me laisser apercevoir la vérité à mon
réveil,

Mon automate ordonne à la fantasmagorie de
me rendre visite dans mon sommeil.

Chaque hypnose élucide un peu plus les
mensonges,

Rêves mis en scène par l'orage cérébral pour
me ramener à la réalité un peu plus éveillée.

Pourquoi chercher désespérément la vérité
lorsque celle-ci résonne en nous ?

Elle est dissimulée à-travers nos propres
battements de cœur,

Son écho se fait entendre lors de l'osmose.

L'humain et sa perception se perdent à
travers les réalités.

Se perdre,

Et disparaître pour mieux réapparaître.

*Dans ce bus qui troue la
nuit vers nulle part*

Juliette HUERRE-LUTON

(Lauréate)

Ma tête posée contre la vitre rebondit au gré des ronflements du moteur. Dehors, il fait nuit. Le bus traverse les zones industrielles qui embrassent la ville. Des parkings vides où sommeillent quelques voitures se succèdent. De rares lampadaires éclairent de leur pâle lumière des routes interminables aux sinueuses torsions.

Il a l'air de faire froid. De la buée colle, tenace, aux fenêtres. L'atmosphère à l'intérieur du bus est moite. Ce n'est pas une moiteur désagréable, plutôt une tiédeur réconfortante étouffée par une certaine humidité.

J'aimerais que ce trajet ne s'arrête jamais. Que le temps se suspende et fige les passagers

hagards de ce bus. Les âmes en peine qui le peuplent ont la tête penchée, repliée sur des douleurs et des sanglots rentrés. Seuls leurs souffles qui tapissent ensuite les vitres témoignent de leur vie qui s'estompe.

Personne ne se regarde.

De là où je suis assise, je ne distingue pas le visage du chauffeur. Je ne me souviens pas de ses traits. Pourtant, je suis montée par l'avant. J'aurais dû le voir, surtout que je lui ai murmuré un timide Bonsoir auquel il a répondu – je crois.

A mesure que les paysages défilent dans la pénombre, les précédents s'effacent, nimbés par un brouillard épais. J'oublie ce que je fais ici, où je vais, ce que je fais, qui je suis.

Les écrans du bus se sont éteints, ravalant leur destination. La mienne aussi m'est désormais inconnue. Ici commence mon errance, dans ce bus qui troue la nuit vers nulle part.

T1, T2, T3...
Juliette Le Moal

Je marche sur une longue route droite, sans repos, doucement. Le corps aux aguets mais les muscles chauds détendus. J'enfile les habits que je trouve sur la chaussée, j'en jette certains, devenus désuets. Je revêts des identités variées, je goûte à des noms que je laisse sur le portant dans la cabine d'essayage, personne ne parle de moi et je me crée, trail en solitaire. J'incarne des devantures criardes, des rochers biscornus, des atmosphères transpirantes, des matières médusaires, des sentiments bleutés et des aspirations enthousiastes aperçues sur les côtés de la piste. Je fais miens les babioles matérielles et bibelots spirituels rencontrés sur mon itinéraire. La métamorphose est inévitable et l'errance nécessaire.

Au fur et à mesure de mon voyage, des membres poussent sur mon corps beige, excroissances témoignant du chemin derrière mes talons. Ceux-ci sont calleux, les couches d'épiderme ont durci, comme mon front. Il est légèrement froncé, la route s'est déjà étendue longuement. Mes yeux sont pétillants et curieux, attentifs. Ma bouche est pulpeuse, hémoglobinale, décontractée. Ma lèvre inférieure ondule discrètement à chaque heurt de mon pied sur le sol dur ; ce mouvement léger témoigne de ma confiance en les destinations successives que je vais visiter et traverser, même si je ne les connais pas. Le lâcher-prise et le glissement vers cet état d'aise alerte est le fruit d'un apprentissage inachevé. Si d'apparence aucune émotion n'émane de la disposition de mes muscles, mon cœur en réalité sourit placidement. bercé par le balancement vertical de mon corps en marche, l'organe pourtant inondé de sang chaud observe la route avec flegme.

Du moins, c'est ce que j'espérerais.

Le chemin que j'emprunte réellement est cabossé. Mon palpitant est secoué par les cahots de la route. Sur le côté parfois, nul

sofa confortable mais des insultes rudes. La navigation à l'aveugle submerge mes narines et une toux anxieuse prend mes poumons. L'errance se fait louve menaçante et la tentation de l'abandon titille mes oreilles. Parfois, je trébuche, retourne en arrière, saute une étape, tourne en rond, me trompe d'embranchement. Mais, à tout moment, je grandis.

Alors, laissez-moi : créer MOI, à la truelle, couche par couche, avec des ratures et surtout, surtout, à grand splashes de couleurs. Tendres et vives. Je change de voix, d'apparence, de coiffure, de nom, de discours, d'accessoires et de maquillage, chacun s'accordant le mieux aux visions qui me traversent à chaque instant T. T1, T2, T3, je me teinte des phylactères qui éclatent à mon contact en laissant une pellicule huileuse. Les embrassades avec d'autres voyageur-euses comme moi m'altèrent. En avançant, je cherche. Quoi ? Ce qui me constitue. Mon squelette émotionnel – théorique – politique – stylistique – tout ce que tu veux. Le noyau de mon existence. Comme s'il existait quelque part un moi fini que j'allais croiser sur la route et collisionner, nos corps fondant l'un

dans l'autre en un ultime abâtardissement
perfectionniste. Il n'en est rien.

Le moi ne se découvre pas, il se construit.

L'errance est active et elle doit être gaie.
Libre. Exaltante.

M'arrêter ? Jamais.

Chez moi
Kayla Burrell

Mon pays. Je suis fière de mon pays,
je veux que mon pays fasse mieux
pour mes compatriotes,
mes voisins, mes amis
que j'ai abandonnés pour la France
il y a trois mois. Ici n'est pas chez moi
malgré l'accueil chaleureux que j'ai reçu,
malgré les larmes qui apparaissent
quand je pense à mon départ. Mais
mon pays m'attend. Et j'attendrai le jour
où je retournerai en France.

Berceau

Leanne Mabire

J'aurais souhaité être un lieu qui ne connaît jamais l'ombre. Qui n'a pas ces coups d'arrêts dans la respiration. Un lieu qui vit, longue berge au bord de l'eau.

J'aurais aimé ne pas connaître le bruit des baffles.

J'aurais voulu être un lieu jamais éclairé par les phares. Un lieu qui n'existe qu'au soleil.

J'aurais voulu être un lieu qui n'a jamais vu le ciel et qui le touche tous les jours.

J'aimerais être ce lieu que rien n'étouffe, une terre qui n'offre aucun appui. Cette terre qui souffle sur le reste du monde.

Je prie pour devenir un lieu de calme que recherchent éperdument les damnés et qu'aucun pas ne foule. Pour l'instant, même le noir de mes paupières ne me guide pas jusqu'à là. Les âcres volutes s'éparpillent et se dispersent, se confondent aux coins de mes yeux. Elles brûlent puis disparaissent anéanties. Je recherche leur douleur jusqu'aux tréfonds et désespère de ne plus les apercevoir. Je pleure car je réalise que mes pensées se dissolvent quand j'ai peur, que mon lieu est inconnu et la recherche vaine.

Nous étions des enfants

Lilou Richard

Après l'enterrement, notre petite bande s'était réunie chez l'un d'entre nous. Le collègue n'avait autorisé notre absence que pour la matinée, mais aucun de nous ne se sentait d'attaque pour retourner en cours.

De l'extérieur, on aurait pu croire à une banale journée entre potes. D'un côté, une dizaine d'élèves de troisième, avachis sur un canapé et des fauteuils. De l'autre, un film d'horreur médiocre choisi au hasard, déclenchant rires et grimaces dégoûtées.

Tout était bon à prendre pour effacer de notre mémoire les événements de cette semaine.

Brusquement nous prîmes conscience de notre âge ridicule, nous qui

nous considérions déjà comme des grands. Quatorze ans n'est pas un âge pour reposer sous terre, ni pour regarder le cercueil d'une amie disparaître sous ses pieds. Quatorze ans n'est pas l'âge des grands, mais bel et bien celui des enfants.

Il était difficile de l'admettre, et pourtant. Nous étions des enfants.

Nous l'accepterions plus tard, cette fameuse expression selon laquelle « la vie continue ». Ce jour-là, nous ne lui offrîmes même pas une place à nos côtés. Nous ne pensions qu'à fuir. Fuir, à tout prix : une obsession aussi ridicule qu'irréaliste.

Il aurait été si simple de partir. Quitter le cimetière en prenant ses jambes à son cou, laisser au ciel de janvier les souvenirs de notre insouciance fauchée. Mais qu'importe la direction prise, rien n'aurait changé. On ne peut se débarrasser du chagrin comme d'un bagage trop encombrant avant le départ. Partout nous l'aurions traîné comme un boulet enserré à nos chevilles. Sans le vouloir, nous nous retrouvions reliés par la lourde corde du deuil. Prisonniers d'une

douleur que nous ne pouvions expier, d'un bourreau auquel nous ne pouvions échapper.

Dans ce moment intemporel, l'un.e d'entre nous était parfois tiré.e de son état comateux. Un rappel comme une décharge électrique qui brisait notre fragile mise en scène. « Elle ne passera pas son brevet ». « Elle aurait fêté ses quinze ans dans quelques mois ». Et un spasme faisait remonter les larmes. Il fallait alors consoler, attendre que les pleurs se tarissent, puis le calme nous entourait de nouveau. Un léger écart avant de reprendre notre chemin vers l'apaisement.

Encore aujourd'hui, en se perdant dans les méandres de mes pensées, mon esprit revient souvent à cet après-midi. Autrefois je luttais pour l'en empêcher. Désormais j'ose y plonger, non sans avoir la gorge serrée.

Je crois qu'une partie de moi est morte avec elle, ce jour-là. Et que ce fragment de mon âme erre toujours sur ce canapé, dans une phase hors du temps. Impuissant. Incapable de le quitter.

Peut-être un jour osera-t-il se lever.

Les lents demain

Lucie Dubois

Depuis toujours un souvenir erre dans notre esprit. Un souvenir lointain qu'on ne peut dater tellement il est ancien. Parfois, ce n'est qu'un fragment de phrase, peut-être accompagné d'une mélodie ou d'un paysage. Une succession de mots élégamment simples, qui nous conseille sagement de profiter de chaque instant, éphémères. Tant volatile et familier, un brin évident. Ce qu'il y a de paradoxal, c'est qu'elle loge dans la pensée de chacun, mais qu'aucun ne daigne la considérer. En réalité, personne ne décide de l'écouter tant qu'il en a la possibilité, emprisonné dans le déni, mais regrette amèrement lorsqu'il en est privé. Ce regret qui vous ronge le corps à chaque instant, incessamment, éternellement, telles

des mites qui vous dévorent les entrailles, engloutissent l'essence même de ce qui vous anime, faisant de vous une carcasse inerte en état de végétation, attendant, lentement, l'arrêt des fonctions vitales. Cette entité qui vous traque, jour et nuit auquel vous ne pouvez échapper. Elle se dissimule dans les moindres recoins de votre crâne. Elle dévore votre conscience, vous dérobe de votre sommeil, serrant violemment votre gorge, vous coupant le souffle, langoureusement. Une frayeur irrationnelle s'empare de votre être, un frisson glaçant vous parcourt, les battements de votre cœur deviennent à peine perceptibles, au point que vous doutiez vous-même de leur présence. Vous êtes terrifiés face à l'acceptation qu'il soit le prisonnier du passé. Vous ressassez sans cesse cette histoire, en boucle, sans en apercevoir la fin, tel un naufragé, perdu, dépourvu du moindre horizon. Vous vous remémorez, encore et encore, sans trêve. Ces souvenirs tailladent votre corps, pour mutiler votre âme. Elle se noie dans ce torrent sanglant, sans parvenir à mourir. Ce qui est insupportable n'est pas la fatalité de ne pouvoir revivre ces moments avec cette personne, c'est de savoir au plus

profond de nous-même, que plus jamais on ne les revivra avec quelqu'un, car cette personne était irremplaçable. Cette unique personne que nous attendions, depuis toujours, et lorsque nous la découvrons, cela s'éclaircit et alors nous comprenons, qu'elle nous a toujours manqué, et qu'avant même de la connaître, nous souffrions de son absence. Une personne si splendide que les anges nous l'envient, si merveilleuse qu'elle enlaidit le paradis, si précieuse qu'elle nous fait rêver d'immortalité. Je me suis agenouillé et j'ai imploré la mort de m'emmener, Je l'ai suppliée de mettre fin à cette atrocité. Ce parasite s'accroît, progressivement, intensément, jusqu'au moment où il est tellement colossal, que l'entièreté de notre enveloppe corporelle désire succomber à sa pression pour éclater dans un feu d'artifice de délivrance. Le soleil ne se lèvera plus jamais, Les fleurs cesseront d'éclore, Les étoiles finiront de brûler. Sommes-nous en vie si la seule fonction qui nous abstient de mourir est organique ? Est-on vivant si nous prions sans cesse pour que l'heure de notre vieillesse létale ne tarde ? Mon unique amour s'est envolé, me condamnant à une existence

vaine, m'empêchant de pleurer en écoutant une douce symphonie, d'apprécier le parfum d'une matinée de printemps, d'éprouver la chaleur d'une caresse. M'obligeant à terminer ce chemin seule, semé de morosité, inondé de mélancolie. Je marche, je scrute l'horizon, avec l'espoir, d'apercevoir au loin, au bout de ce chemin, la lumière.

Chat errant

Marie Marin

Elle marchait paisiblement dans la rue. Le soleil était haut dans le ciel et son chemin s'étalait à sa vue. Sa course venait à peine de débiter lorsqu'on l'interpella : « Hé, où tu vas ? ». Il se précipita à ses côtés pour aller avec elle, ça ne la déranger pas. « Je sais pas, je me balade. » répondit-elle. « T'as l'air perdue. » Elle continua de marcher tranquillement avant de répondre : « Peut-être, mais au moins, c'est par choix. » Il la regarda bizarrement mais n'insista pas plus. Elle était comme ça après tout. Il la connaissait bien. C'était son genre de répondre de façon original. Pour changer de sujet, il commença alors à lui parler de ce qu'il avait trouvé à manger ce matin dans la poubelle du restaurant dans laquelle il avait l'habitude de

fouiller. Il lui parla aussi d'un coin qu'il avait déniché récemment, isolé de la ville et où il était possible de faire la sieste. Elle écoutait à moitié. Elle avait du mal à se concentrer sur quoi que ce soit à vrai dire. Depuis le début de la journée, elle avait été poussée par une envie mystérieuse, une force cachée au fond d'elle, de vouloir partir loin. Elle devait forcément chercher quelque chose ? Elle ne comprenait pas ce qu'elle voulait. Si elle voulait véritablement quelque chose ? Son regard était tout simplement attiré par une chose : les feuilles d'un arbre qui bouge ; par une autre : des mouvements entre-aperçus à travers les rideaux d'une fenêtre. Tout semblait différent ce jour-là. Alors, tout ce qu'elle pouvait faire était de marcher. Elle marchait simplement pour comprendre ou pour essayer de savoir s'il existait une solution à cette chose qu'elle ressentait. « T'es pas comme d'habitude », l'entendit-elle dire. Que pouvait-elle répondre ? Il avait raison. Elle ne se sentait vraiment pas comme d'habitude, quelque chose avait changé. « Il t'est déjà arrivé de te demander pourquoi on existe ? De vouloir comprendre pourquoi on est dehors alors que certains d'entre nous sont

à l'intérieur ? D'avoir envie de plus que ça ? Que notre existence ait un sens ? » Il s'arrêta doucement. « Tu te poses vraiment ce genre de questions ? Tu dois être épuisée. » Il se rapprocha d'elle : « Va te chercher à manger. On me donne souvent du thon à l'endroit où il y a pleins de chênes, tu sais à quel point j'en raffole. » Ils se regardèrent un long moment. « Bon, je te laisse à ta balade. » Elle le regarda s'éloigner d'elle et grimper sur un muret. Il se faufila rapidement entre les barreaux et la dernière chose qu'elle vit de lui fût sa queue rousse avant qu'il ne disparaisse dans les buissons. Elle se sentait seule d'un seul coup. Alors oui, elle ne savait pas où elle allait. Mais même avec cette incertitude, elle voulait continuer d'avancer, elle le devait. Tout n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne trouve des réponses, car oui, elle espérait. Elle finira forcément par trouver quelque chose là où elle irait.

Seule sous le ciel

Malvina Gadby

Entre les monts et les mers
De l'été à l'automne
J'ai cherché ton corps dans l'air
Et marché pieds nus dans l'herbe jaune
La terre est vide et mes yeux aussi
Mais le ciel brille sur la montagne
Alors chaque jour où je l'ai gravie
J'ai appelé les étoiles qui saignent
Pour arrêter l'errance
Ne plus être seule
Et comme une renaissance
Brûler nos linceuls.
May

L'errance de nécessité

Nina Richard

On finit par la réclamer, l'errance. Elle vient nous chercher par la main pour nous montrer de nouveaux chemins. Rien ne se passe jamais comme prévu et je ne dirais pas le contraire, mais grâce à l'errance de ces moments incertains, la voie nous revient. Mais parlons de ce fait aussi de la voix, d'échanger avec les individus autour de nous lorsque rien n'est certain. C'est finalement dans ces instants d'errance que l'on tisse des liens.

Au début, elle nous effraie l'errance. On la repousse, on la chasse et on essaye de la coincer dans un emploi du temps bien précis. On se dit qu'elle ne sert à rien, qu'on n'en a pas besoin et puis de toute façon on a

déjà prévu quelque chose. On se convainc qu'elle nous ennue, l'errance. Le problème avec elle, c'est qu'elle finit toujours par s'échapper. Elle glisse entre les mailles du calendrier trop sophistiqué, elle nous regarde dans les yeux et nous demande d'essayer de l'accompagner. Alors, un peu découragé, on se laisse emporter sans trop réfléchir. Commence alors l'errance du voyage. Ou le voyage de l'errance. On ne sait pas trop véritablement.

Dans notre aventure, l'errance devient nécessité. Quelque chose que l'on doit faire dans les nouvelles contrées où l'on envisage de se rendre. Parce qu'au détour d'une rue tu peux choisir de la suivre ou de rentrer, la curiosité et le voyage t'appellent. Ils te chantent l'errance. Un peu comme au début d'une improvisation après chorégraphie. Un peu comme à la fin d'un essai où l'on ne réfléchit plus à ce que l'on écrit. On ne réfléchit plus. On s'élance. On s'errance.

Et la mélodie du voyage t'émeus. Elle te fait vibrer comme tu ne l'aurais jamais imaginé. Tu te laisses flâner lorsque l'errance du bout de tes doigts vient te toucher. Elle s'accroche

à ta main, agrippant ton poignet, grimpant le long de ton bras, se greffant sur l'échine de tes épaules pour encercler ton cou. La mâchoire archée, elle te propose de respirer et se laisse glisser dans tes trippes. Tu l'aspirez en un instant. Un seul un moment de débats survient entre vous, ta tête dodelinant de gauche à droite, les yeux dans le vide, le cerveau en sourdine. D'un coup elle coule le long de ta poitrine comme du sang chaud, presse ton coeur et tu le ressens au fond de toi, l'errance est là. Le chant du loup qui remue ton instinct. L'errance du voyage. Le voyage de l'errance.

On finit par la réclamer, l'errance.

*Utérus mon Amour.e, ou
l'errance métaphysique
d'un récipient hors
norme: l'utérus à travers
les âges et le mien*

Odile De Cayeux

J-11 Lumière sur utérus de - 460 à Charcot

Hippocrate nous accorde une semence maternelle ; Aristote précise qu'elle ne sert qu'à alimenter l'embryon ; Platon déclare que l'utérus est un animal interne enclin au désir de faire des enfants. Soranos balaye l'idée d'animalité de l'utérus et identifie la différence de sexe par différence de degré. Le sexe féminin est à l'intérieur par défaut de chaleur vitale. Fallope remet au goût du jour nos trompes tombées dans l'oubli. Charcot, le corps féminin en structure hystérique est né.

J-10 Utérus mon Amour.e

Il paraît que tu es rien ou de trop, ou que tu n'es rien ou naît de trop.

J-9 Utérus mon Amour.e

En bas de la curiosité. En bas de contorsion. Les J passent.

J Loin.loin.loin. Les pierreuses s'en souviendront.

Au Non de toutes ces femmes, Hymen.

J-15 Utérus mon Amour.e Je serai endormie pour te laisser me quitter. 8 ans de chute pour deux ressorts en nickel, les implants assure. Bayer continue de nous empoisonner et de tuer.

J-14 Utérus mon Amour.e Renversée la machine à tricoter. détaillé le point de silence. balançoire au sommet d'un 28. tremblante la spirale audacieusement rectiligne. récipient hors norme, je te dédie ce tricot de Casey Jenkins, tricoteuse d'utérus.

J-13 Utérus mon Amour.e. Just stop the myth ! we are the art / la brigade des utérus / the reference of vaginal art: Megumi Igarashi.

J-12 Utérus mon Amour.e Il Paraît que Tu es Animal.e.

Fragments d'itinérance

Pauline Bilisari

je suis fatiguée par mes départs
les voyages, loin de moi
loin de celle que j'étais
et de celle que j'aurais voulu être.
je n'ai même plus en mémoire
le goût de la stabilité
dont on oublie de se délecter
ou l'odeur du chemin
que l'on poursuit avec certitude.
les images vagabondent

chaque jour un peu plus, et
tout m'échappe
tout s'éloigne
tout s'envole, et
disparaît
sans cesse.
j'ai l'impression d'être partie un jour
en oubliant de revenir
alors j'erre
et je me perds,
je pars encore
et je m'égare
chaque fois
d'épuisement.
un jour peut-être
je retrouverai mon chemin

je retrouverai le courage
de dépasser le brouillard
surpasser mes angoisses
et distancer la frayeur
dans mon coeur.
un jour peut-être
ou une nuit dans un rêve
je percevrai de nouveau
ou discernerais un morceau
de la résilience qui m'accompagne
silencieuse
dans chacun de ces voyages
loin de moi.

Évanescente errance

Raphaël Daudin-Clavaud

Toi qui m'effeuilles quand j'y pense
Ne définirais-tu pas mon existence ?
Errance spirituelle, infernale valse
D'incoercibles pas de danse

Sourires cachés d'une vie gâchée
Les mains et les pieds attachés
Ton essence si cruelle, embrasse
La banalité des instants arrachés

Sans but, le temps n'est qu'une prison
Apprends-moi à m'étonner mieux
À tromper l'ennui, à piéger l'horizon
Entrevoir l'avenir dans tes yeux

Puissant, quand la stalactite tombe
Et fait s'écrouler tout entier le glacier
Mais le déclenchement de cette bombe
Ne naîtrait-il d'un supplicier ?

Présences absentes

Riwan Lecardonnell

Les portes grincèrent, alors toutes deux grimpèrent. Aujourd'hui encore, elles avaient vécues, comme elles avaient vécues la veille et comme elle vivront demain aussi. Aujourd'hui encore, le jour avait laissé place à la nuit, et la nuit laissera place au jour. La Terre tournait encore, et elles étaient encore dessus. Mais elles ne bougeaient plus, bien que leurs corps se déplaçaient ; comment prétendre avancer lorsqu'elles ne faisaient qu'attendre la prochaine station ? Elles pourraient cesser d'exister le temps de leur trajet qu'elles n'y perdraient rien. Peut-être juste leur temps ensemble. Que faire alors, enfermées dans un véhicule qui avançait sans raison, et sans raison de réfléchir à leur destination ? Puisqu'elles avaient du temps à

perdre, autant le perdre à bon escient.

Ce n'était pas pour autant qu'elles discutaient. L'une comptait les étoiles, l'autre la fixait. Pourquoi perdre son temps à faire quelque chose d'aussi futile, alors qu'elle pourrait préparer la journée de demain ? Enfin, y penser n'aurait aucun intérêt, car il n'y avait aucun intérêt à la préparer. Demain sera pareil à hier. Elles marcheront, mangeront, dormiront peut-être ; il n'y avait rien d'amusant à préparer ce cycle. Elles se contenteront de vivre avec ce qu'elles ont, sans se poser de questions, sans rien attendre de ce voyage, sans penser à ce qui pourraient les attendre au bout. Elles pourraient être comme ce train, une machine qui avançait pour avancer. Elles n'auraient qu'à répéter le même trajet, jour après jour.

Peut-être ferait-elle mieux d'utiliser ce temps perdu en discutant. Mais pour discuter de quoi ? Elle allait sûrement lui parler des étoiles, de toute manière. De comment elles brillent, comment elles sont nombreuses, et comment elle n'arrivera jamais à toutes les compter avant la fin de la nuit. Elle aurait toujours la nuit suivante pour

continuer sa vaine entreprise, mais jamais elle n'arrivera à toutes les dénombrer. C'était une perte de temps, pure et simple. Alors pourquoi, chaque soir, levait-elle son nez au ciel pour fixer des astres ? Que cela pouvait-il lui apporter de si important pour qu'elle y consacre toujours autant d'importance ? Peut-être les trouvaient-elles juste jolies. Ou bien dessinait-elle des figures. Après tout, avec autant de petites lumières, il devait y avoir beaucoup à faire. Jamais elle ne gagnera assez de temps pour voir toutes ces esquisses.

Gagner du temps pour se perdre dans le ciel ? Était-ce vraiment pour cela qu'elle ne faisait rien d'autre ? Cela n'avait aucun sens. Cependant, elle aussi s'était mise à réfléchir sans raison. Pourquoi penser à organiser son temps, s'il n'y avait aucune raison de l'utiliser ? Au final, elle aussi avait perdu le sien, à essayer d'en gagner. Peut-être ne lui restait-il qu'à compter les étoiles.

La voûte céleste disparut sous un toit de béton avant même qu'elle n'eut le temps de rejoindre sa camarade. Le vent hurlant chassé du tunnel brisa leur long silence ;

elles échangèrent enfin un regard. Celle qui regardait le ciel ne put s'empêcher de se masser la nuque.

— Depuis quand suis-je aussi mal installée ?

Son corps avait traversé la dernière ville au monde et son âme semblait déjà avoir rejoint les cieux ; elle n'avait pourtant pas bougé de son siège.

*L'errance dans le
brouillard et un autre moi*

Ryuto Habe
(Mention spéciale)

Pendant ces trois mois, je me suis perdu dans un brouillard. Tout ce que j'ai rencontré en France était situé loin, au-delà de ce brouillard invisible. Je me sentais enfermé, dans un endroit immense, sans fond, sans bout, qui s'étendait, comme l'abîme, à perte de vue. C'est pourquoi il ne me restait plus qu'à errer où je me trouvais. On dit très souvent -parfois superficiellement- qu'on peut ouvrir une porte accédant à un autre monde inconnu au moyen d'une langue étrangère, comme si on obtenait des ailes suffisantes pour franchir une frontière à la fois physique et mentale. C'est loin d'être la vérité, au moins pour moi. Je m'obligeais à errer dans le brouillard à la recherche d'un chemin qui n'existait pas. Le brouillard transparent, au milieu duquel on ne peut cependant voir, écouter, ou toucher.

Vivre dans un pays étranger nous pousse vers une errance, décollée de notre propre identité. Pourquoi ? Parce que ce n'est plus moi qui ai vécu dans ce brouillard, mais c'est un autre moi. Pourrais-je présenter ici un autre moi que le moi que je ne connais pas encore complètement ? : il est sympathique (au moins un peu plus sympathique que Moi), modeste mais pas très intelligent. Malgré sa timidité remarquable, il s'intéresse beaucoup au monde extérieur, d'autant plus qu'il ne réussit pas à le saisir à cause du brouillard. Par ailleurs, Moi était obligé de me réduire en fantôme, puisque les lois selon lesquelles je m'étais comporté n'étaient plus valides en France. Ce n'est donc qu'un autre moi, pas Moi, qui s'installe au bureau pour écrire ce texte. Or, qui est-ce qui est cet autre moi ? On ne le sait pas, c'est simplement quelqu'un d'anonyme. Il n'a rien possédé, de sorte qu'il a dû emprunter tout ce qui était nécessaire afin d'errer dans le brouillard : il s'est servi d'une langue, de gestes, de sourires, d'une personnalité qu'il avait empruntée à autrui. Entouré par le monde étranger, il a eu besoin d'observer sans cesse les autres, comme le font les petits enfants auprès de leurs

parents. Oui, il a été enfant. En ce sens-là, l'errance dans le brouillard inconnu consiste à revivre encore une fois sa propre enfance.

Un petit tour, et puis s'en va

Virginie Demanneville

les jours de marché

tu hurles

Deux achetées une offerte

et tu agites tes gros lolos

en vain

il y a bien longtemps qu'ils n'intéressent plus
les clients

les jours de pluie

tu hurles

Y'en a marre de trimer comme des bêtes

et tu agites tes gros lolos

en vain

il y a bien longtemps qu'ils n'intéressent plus
Hervé

les jours de déprime
tu hurles
z'avez pas vu Bobby ?
et tu agites tes gros lolos
en vain
il y a bien longtemps qu'ils n'intéressent plus
le chien

alors
tu tentes le tout pour le tout
tu hurles
Haut les mains !
ils s'exécutent
les clients, Hervé, le chien

Kikis en feu
ils ne touchent plus terre
un vrai miracle

Membres du jury du concours d'écriture :

Charline Pluvinet : Maîtresse de conférences en Littérature comparée, Département de Lettres, Université Rennes 2

Isabelle Picault : Conservatrice, responsable du Département médiation, Bibliothèque universitaire, Université Rennes 2

Caroline Le Gleut : Chargée de communication et des événements, Librairie Le Failler

Quentin Leclerc : Directeur de la Maison de la Poésie à Rennes

Gaëlle Debeaux : Maîtresse de conférences en Littérature générale et comparée, Département de Lettres, programmatrice du festival Transversales

Thaïs Levard : Étudiante en Master 1 Littérature générale et comparée

Remerciements :

Nos remerciements s'adressent à l'ensemble des étudiant-e-s qui ont participé au concours, aux membres du jury pour leur temps précieux et leur regard attentif. Nous remercions également la librairie Le Failler qui offre chaque année les prix aux les lauréat-e-s ainsi qu'à la DRAC Bretagne.

Enfin, nous remercions la comédienne et metteuse en scène Chloé Maniscalco de la compagnie L'Ernestine d'avoir accepté de mettre en voix les textes des lauréat-es. Cette lecture sera à retrouver sur Radio C-Lab.

📍 **Service culturel**
Université Rennes 2

Place du recteur Henri Le Moal
CS 24 307
35043 Rennes cedex

📞 **Contact**

02 99 14 11 47
s-culturel@univ-rennes2.fr
culture.service.univ-rennes2.fr

